Henri Michaux, Coups d'arrêt, suivi de Ineffable Vide

Sophie Mokhtari

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/37696>

DOI : [10.4000/critiquedart.37696](https://doi.org/10.4000/critiquedart.37696)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Sophie Mokhtari, « Henri Michaux, Coups d'arrêt, suivi de Ineffable Vide », *Critique d'art* [En ligne],
Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 27 novembre 2019, consulté le 10 décembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/37696> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.37696>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

EN

Henri Michaux, Coups d'arrêt, suivi de Ineffable Vide

Sophie Mokhtari

- 1 Les éditions Unes ont fait le choix de publier dos à dos deux textes de Henri Michaux, intitulés *Coups d'arrêt* (1974) et *Ineffable Vide* (1969). L'un et l'autre peuvent être appréciés dans des recueils distincts chez Gallimard. Les éditions Unes les publient ici non pas dans une version ultime, mais dans leur forme initiale. Réunis dans un livret élégant, qu'orne une vignette dessinée par l'auteur, la juxtaposition de ces textes fait l'effet de deux uppercuts étourdissants. *Coups d'arrêt* donne à voir une fresque apocalyptique, faite de luttes dérisoires pour une survie erratique. Située à la « [v]eille de catastrophe » (p. 16), cette aventure intérieure trouve ses contours dans l'évocation futuriste d'un monde crasseux et surpeuplé d'« engins », de « machines » et de « cages », où « [le] solitaire sera éclaboussé par tous » (p. 13). Le poète y exprime un désespoir absolu : « Se retirer. Où ? Et qui le pourrait ? D'un continent on s'évade. De l'espèce, non. » (p. 19). Pour autant, l'énergie de son imagination y est active et décuplée. Et la lecture achevée, on reste hanté par la vision de ces vagues sans rivage, ou encore par celle de ces myriades d'œufs déferlants dans le monde. A l'extrême opposé, *Ineffable Vide*, est le récit sismographique d'une illumination spirituelle. On comprend alors la cohérence d'ensemble de la publication, car l'éditeur suit un ordonnancement suggéré par le poète lui-même dans cet écrit : « Le profane alors se retire. Rien ne le retient plus. C'est le tour du sacré maintenant, de l'immatériel. » (p. 23). De fait, dans *Ineffable Vide*, la langue de Michaux est plus abstraite. Moins visionnaire, il s'attache à restituer avec exactitude une impression nouvelle, qui suscite une prise de conscience tout aussi radicale que la première. Comme le titre l'indique, ce Vide « merveilleusement bon » est une présence à peine dicible. Bouleversement intérieur, il est bouleversement du langage et expérience de ses limites : « Aussi ce Vide, différent de tout autre vide, mériterait-il un autre nom. » (p. 28). Soustraits à leur recueil originel, les deux poèmes ne souffrent d'aucune décontextualisation ; bien au contraire, la publication proposée par les éditions Unes renoue avec une puissance intacte. Ce choix éditorial suscite une écoute nouvelle, qui réinvente le plaisir de la lecture. Ainsi, en s'extirpant des parterres de mescaline, *Ineffable Vide* rend compte

d'une expérience spirituelle, que ne renierait pas un mystique familier du Coran ou de Saint François d'Assise. Le processus de la création poétique se laisse appréhender dans son effervescence imprévisible et paradoxale. Chez Michaux, il prend avant tout un caractère phénoménologique en relatant l'épiphanie d'instant de vie, qui sont souvent des expériences de la conscience. Ces surgissements imposent une scansion faite de brièveté et d'ellipses (« Veille de catastrophe./Aménagement-déménagements précédant anéantissement », p. 16), qui prévaut sur toute norme syntaxique. A la façon d'un haïku, des univers sont créés dans les blancs qui séparent deux ou trois lignes au lexique ascétique et imprécatoire (« Vide béatifique./Vide qui est délivrance. /Sans fin, convertissant à ce qui est Sans Fin. », p. 29). Et, dans le balancement des répétitions, des formules mélodieuses sourdent (« Densité inattendue, trouvée grâce à une perte de densité. », p. 24). Michaux aime subvertir l'ordre du langage, le délester de ses schèmes par des tournures appositives (« En civilisation attelée, la mouette et le cerf ensemble au même joug », p. 16), le déboussoler dans l'implicite des parataxes (« Ses bruits, carnivores des nerfs. », p. 18). Il sait que ce qui contraint le langage est aussi un étau pour l'être : « La barrière des signes retient, la barrière des dénominations, la barrière des injonctions. » (p. 17). Il tente donc d'émanciper le lexique, de l'assouplir, avec des gérondifs qui ouvrent chaque terme à une continuité (« A des milliers de lieues de distance leurs voix encore arrivent, retentissantes, accablantes, en tout lieu résonnantes pénétrant à l'intérieur des chambres cachées. », p. 18). Mais ne nous y trompons pas, cette quête formelle est motivée par un questionnement entêtant sur la condition humaine et la possibilité d'un sujet. Aucun des deux textes, si opposés soient-ils, ne prétend à une subjectivité identifiée. En filigrane, Henri Michaux suggère que toute personnalisation est une forme d'aliénation, un jeu de dupes. Il met plutôt en exergue la solitude d'une conscience obstinément attentive. « Ecouter, écouter encore, devoir d'attention à tout écouter. » (p. 13), note-t-il ainsi dans *Coups d'arrêt* ; et *Ineffable Vide* de poser vaillamment : « Impersonnellement on est » (p. 28). En ce sens, l'expérience est proprement poétique parce qu'elle nous extirpe de ces filets et est déshabituelle. « A nouveau cela devient inspirant, exaltant », témoigne Henri Michaux.